



*De Félix le rémouleur aux habitants de la Reyssouze,
Cordoue, Espagne, le 12 octobre 2006*

T 60

Un jour, j'ai surpris des enfants du quartier absorbés par une discussion qui semblait capitale. Ils formaient une mêlée d'où émergeaient des épaules agitées. Ils gesticulaient. Leurs bras décrivaient des sauts périlleux dignes des maîtres d'arts martiaux. Les index menaçaient, les narines frémissaient. Ils trépignaient. J'ai cru bon d'intervenir avant que les paroles ne sortent en flammes de leurs bouches :

- Mais qu'est-ce qui vous met dans des états pareils ?

Un chœur de voix courroucées explosa :

- Félix, nous ne sommes pas d'accord sur la définition du mot "héros" !

Je n'eus pas le temps d'émettre le moindre avis sur la question que déjà s'abattaient sur moi Batman, Superman, Spiderman, bientôt doublés par Hercule, Hulk et Zorro. L'un votait pour l'homme-araignée capable de grimper le long des buildings tandis qu'un autre élisait la chauve-souris masquée :

- Batman est le plus fort, il se bat contre l'injustice.

- Non, le vrai héros, c'est Superman qui vole et sauve le monde !

J'ai crié :

- Stop, on ferme la télé !

Je me suis assis par terre et j'ai commencé à manger toutes les pâquerettes du Grand Pré, pétale après pétale. Les enfants m'ont regardé, consternés.

- Mais qu'est-ce que tu fais ?

Je pris ma voix la plus mystérieuse :

- Si vous absorbez comme moi quinze pâquerettes en moins d'une minute et sept secondes, vos pouvoirs se multiplieront par cent, et vous deviendrez supérieurs aux maîtres de "Poularde", le meilleur collègue en sorcellerie de Bresse.

Ils voulurent aussitôt essayer. Je les arrêtai :

- On vous ferait avaler n'importe quoi ! À force de regarder la télé, vous perdez le sens des réalités. Les vrais héros, vous ne savez plus les reconnaître. Pourtant, il en existe dans ce quartier, autour de vous. Ils levèrent tous la tête vers les toits des immeubles, persuadés de voir tomber du ciel des personnages indestructibles, chevauchant un manche à balai ou une planche à voile en argent. Je ris :

- Ne cherchez pas des hommes volants, les vrais héros sont invisibles. Ils vivent dans l'ombre. Comme T60.

Ils s'écrièrent d'une seule voix :

- T60 ?

Leur surprise était compréhensible. T60 passait dans le quartier pour un gentil vieillard qui nourrissait les canards et promenait sa fatigue le long du canal. Les enfants ne connaissaient rien de lui. Les adultes le saluaient en se demandant pourquoi il était affublé d'un tel surnom. Il y avait longtemps qu'on le savait à la retraite. Affaire classée. Je répétai :

- Oui, pour moi, T60 est un héros.



T60 faisait partie de ces paysans du nord de l'Ain qui avaient quitté leur ferme, faute de pouvoir s'acheter un tracteur et agrandir leur terre. Il était venu en ville chercher un confort qui lui manquait à la campagne, et il s'était retrouvé à la Reyssouze avec une salle de bains, lui qui s'était toujours lavé à l'eau froide. Il fut engagé chez Berliet à l'ouverture de l'usine du site de Loëze. Et, dès 1964, il fut affecté au montage des "dumpers". A-t-on jamais croisé un homme plus fier de son travail ? Il participait à la construction d'un des camions les plus gros du monde, le T60. Il faut imaginer cette bête de chantier, la benne surmontant la cabine, capable de transporter soixante tonnes. Les 80 exemplaires vendus à la Russie pour ses usines de sel du cercle polaire étaient devenus "ses œuvres". Il racontait qu'en secret, il les avait signés, à la manière des artisans du Moyen-Âge qui laissaient leur nom sur la pierre d'une cathédrale. Il ne vivait plus que pour ces monstres auxquels la petite cabine déportée sur la droite donnait une allure de cyclope. Il

exprimait à lui tout seul une fierté ouvrière que les autres travailleurs n'osaient pas exposer. C'est ce qui lui valut son surnom de T60, à cause de son plaisir du métier qu'il osait afficher. Il faisait partie du flot de ces cavaliers anonymes qui enfourchaient leurs mobylettes à 4h30 du matin pour prendre leur poste à 5h. Mais l'épreuve de l'aube ne lui coûtait pas. T60 était convaincu qu'à Bourg-en-Bresse, on construisait l'exceptionnel. Et même quand il fut transféré au montage de gammes de camions moins colossaux, les TLM15-M2, engins de chantier, le CICH militaire pour l'armée chinoise..., il mit un point d'honneur à maîtriser tous les postes de la chaîne : de l'engagement du châssis à la tombée du camion fini, en bout de ligne, en passant par la pose spectaculaire du pare-brise à grands coups de pieds dans la vitre. Il disait en rentrant chez lui avoir sorti 80 camions dans sa journée, s'attribuant le mérite de la production totale. Sa femme qui travaillait chez Lejaby, sur l'avenue Maginot, se moquait gentiment de lui en se vantant d'avoir monté 240 soutiens-gorge dans le même temps.

Un beau jour pourtant, il changea d'emploi, sur un coup de tête. Il ne donna pas d'autre explication que celle-ci : il aimait les camions longs à musée, et RVI qui avait racheté Berliet en fabriquait moins. Il se retrouva aux TCB, Tréfileries Câblerie de Bourg. Ses anciens compagnons étaient persuadés que la fabrication de câbles ne lui inspirerait pas les mêmes bouffées d'orgueil, le même engagement, que l'accouplement de camions prestigieux. C'était mal le connaître. Il réapparut dans les bars du quartier, chantant les performances de sa nouvelle entreprise qui fournissait des câbles d'exception pour les téléphériques de l'Aiguille du Midi et du Brévent, les téléphériques à matériau au Chili et au Brésil, les ascenseurs de la Tour de la Défense, la plus grosse grue du monde, les ponts suspendus de Mirabeau, Seyssel et Gjernessundet en Norvège, la structure de la Pyramide du Louvre, les structures des stades de Munich et Milan, les puits de mine de...

Généralement, ses camarades remplissaient son verre et le forçaient à trinquer pour endiguer la cascade d'exploits réalisés par son usine qui comptait encore, au nombre de ses prouesses, la technique des plates-formes de pétrole en mer.

J'admirais cet homme.

Son art de vivre passait par l'amour du mot "main-d'œuvre" qui lie la main de l'homme à une œuvre véritable. Associé à des réalisations gigantesques, il se sentait devenir un Titan, béni des dieux, responsable du progrès, persuadé qu'il aidait la planète à tourner dans le bon sens. Je lui dis un jour ce que je pensais de lui, qu'il était pour moi un héros injustement ignoré. Il ne répondit pas, mais me fit signe de le suivre. Il acheta un bouquet de roses, modeste. Et je l'ai suivi jusqu'à l'allée de Challes.



Nous nous arrê tâmes devant le monument dédié à la Résistance Française. Un pot de chrysanthèmes honorait la mémoire de Paul Frémion, Sébastien Schellings et Henri Le Borgne, membres des FUJ, Forces Unies de la Jeunesse, faits prisonniers au combat du pont de Chazey, le premier septembre 1944 et fusillés en ce lieu par les troupes nazies, le lendemain. Je remarquai que le monument était déjà fleuri.

T60 me sourit :

- J'apporte des fleurs à celui qui n'est pas mort le 2 septembre 1944.

Je ne comprenais pas.

- Oui, reprit T60, ils étaient quatre à avoir été arrêtés au pont de Chazey, quatre jeunes résistants. Ils croyaient que les forces américaines avaient pris le pont mais c'était les Allemands qui le tenaient encore. Ils ont été emmenés à Bourg et enfermés dans les vestiaires du stade Verchère, la



nuît du 1^{er} au 2 septembre. Au matin, quatre Allemands vinrent les chercher et les poussèrent dans ce coin désert de l'allée de Challes, au bord de la Reyssouze. Un des soldats nazis sortit son pistolet et tira trois fois. Il abattit Frémion, Schellings et Le Borgne. Il n'en restait plus qu'un, un gars costaud, un boxeur amateur, qui n'a pas supporté de regarder venir la mort, les bras ballants. Il a serré les poings et cogné l'exécutant. Il l'allongea K.O. sur la chaussée. Le temps de secourir leur compagnon, les soldats allemands laissèrent filer le prisonnier. Ce dernier sauta dans la Reyssouze et nagea. Les eaux étaient plus hautes qu'aujourd'hui et plus sauvages. Un coup partit depuis la rive. Le fuyard fut touché. Blessé, il s'extirpa de la vase, courut le long de la rive, mais il entendit des chiens aboyer, lancés à sa poursuite. Il plongea à nouveau pour leur échapper, nagea désespérément jusqu'à la blanchisserie Millet où la blanchisseuse le cacha. De dépit, les soldats nazis jetèrent les cadavres des trois résistants assassinés dans la rivière. Le lendemain, la ville de Bourg était libérée et le fugitif définitivement sauvé. On l'appela "le rescapé de la Reyssouze".

- Et son nom ? Quel est son nom ?

- Tu sais bien, Félix, que les vrais héros n'ont pas de nom. Il a eu la chance de vivre. Son nom n'est ni gravé dans la pierre, ni dans les mémoires. Qui se souvient de Paul Pin ?

- Et vous, T60, quel est votre vrai nom ?

- Oh moi, ai-je besoin de le dire ? Je ne suis pas un héros, je suis un homme heureux.

Les contes de la Reyssouze

Lettre n° 5 / octobre 2006

Mise en place du projet : Réseau de lecture publique de Bourg-en-Bresse

Écriture : Jean-Yves Loude et les enfants de la Reyssouze / Graphisme : Nêmo et les enfants de la Reyssouze

Financement : ville de Bourg-en-Bresse • Partenaires Contrat de Ville • Bourg Habitat

Partenaires : Jean-Yves Daux et sa classe de CE2-CM1 de l'École Charles Perrault • Pascale Durand et sa classe de CM1 de l'École Charles Péguy • Patrick Pocheron et sa classe de CM2 de l'École St Exupéry / Remerciements aux personnes ressources : Isabelle Bouilloux, Claude Brichon, Maurice Brocard, Paul Cattin, Stéphane Daval, Solen Delrue, Michèle Dufлот, Annie Eyraud-May, Claudie Fox-Lefriche, M'Hammed Gorrab, Michelle Lefèvre, Lydie Loillet, Marie-Pierre Marlot, Nicole Miquel-Deborne, Jean Molard, Elisabeth Roux, Marie-Anne Sarda, Romuald Tanzilli, Michèle Thénoz, Bernadette Thévenard, Philippe Véré, Virginie Villard-Grosjean, Martine Vorreiter.